

MUSÉE D'ART
MODERNE ET
CONTEMPORAIN
SAINT-ÉTIENNE
MÉTROPOLE

GLOBALISTO

UNE PHILOSOPHIE EN MOUVEMENT

25 JUIN - 16 OCTOBRE 2022

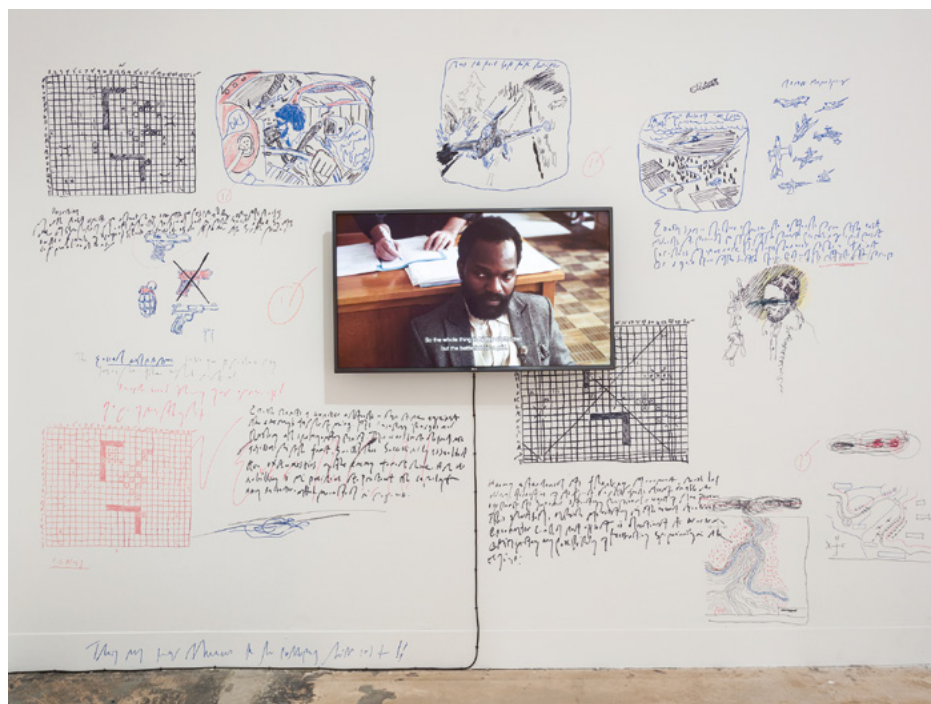


JAMIKA AJALON
SAMMY BALOJI
RAPHAËL BARONTINI
MARIE AIMÉE FATTOUCHE
SAM GILLIAM
PORKY HEFER
LUBAINA HIMID
ARTHUR JAJA
EURIDICE ZAITUNA KALA

SAMSON KAMBALU
MOSHEKWA LANGA
ELSA M'BALA
MYRIAM MIHINDU
WILFRIED NAKEU
OTOBONG NKANGA
JOSÈFA NTJAM
SARA SADIK
DREAD SCOTT
GERARD SEKOTO

En septembre 2021, la saison Africa 2020 tirait sa révérence, avec 1500 projets réalisés dans 210 villes et une fréquentation exceptionnelle de plus de 4 millions de visiteurs. La commissaire générale sénégalaise, N'Goné Fall, qui avait appelé à « regarder et comprendre le monde d'un point de vue africain » confiait elle-même que cette aventure n'était que le premier « chapitre de la longue histoire d'un mouvement panafricain global, dont nous sommes les héritiers, les artisans, les passeurs et les émetteurs ». En 2022, les musées français « émettent » encore trop faiblement ces courants de pensées afrodescendantes, issus d'une histoire séculaire, partageant mémoires personnelles et collectives, faisant part de luttes et d'insurrections, déployant des stratégies créatives pour construire le monde de demain. Alors que l'Afrique est l'invitée d'honneur de la 12^e édition de la Biennale Internationale de design de Saint-Étienne, le MAMC+ donne carte blanche au commissaire sud-africain Mo Laudi. L'identité multiple de Mo Laudi, à la fois artiste, producteur, compositeur est à l'image de la « philosophie en mouvement » qu'il prône à travers son exposition de 19 artistes réunis sous le nom de *Globalisto*. Le MAMC+ esquisse avec ce projet les prémices d'un programme, d'une collection, d'une vision d'un musée plus inclusif.

Aurélie Voltz, Directrice du MAMC+



Samson Kambalu, *A Game of War: Kambalu v Sanguinetti Trial at Ostend*, 2021, installation vidéo, 2h10, vue de l'installation au Modern Art Oxford, 2021. Courtesy galerie Kate MacGarry. Photo : Mark Blower

couverture

Raphaël Barontini, *Black centurion* (détail), 2019, collection privée © Adagp, Paris 2022

Un proverbe africain, relaté par l'écrivain nigérian Chinua Achebe, affirme : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur. »

Alors que le monde poursuit sa décolonisation, émerge une nouvelle philosophie, inspirée par le transitionnalisme post-apartheid¹ et les principes humanistes du *Botho*, basée sur la culture sud-africaine du respect. La philosophie de *Globalisto* est un appel à l'hospitalité radicale, à l'idée d'un monde sans frontières. Comment remixer négritude, tigritude², *beattitude* et la théorie spéculative noire³ ? Comment regarder le monde d'un point de vue panafricain dans le but de déconstruire les stéréotypes et d'inventer une vision alternative ? Comment pouvons-nous changer le récit en proposant la transformation, l'inclusion et la gratitude ? Plutôt qu'une *cancel culture*, comment créer une « culture de la délibération » ?

Globalisto. Une philosophie en mouvement invite des artistes de différentes générations qui inventent de nouveaux mondes, remettent en question le statu quo, critiquent les systèmes de pouvoir, la biopolitique et l'exploitation multidimensionnelle des ressources. Ils sont activistes, philosophes, acteurs du changement, conteurs et poètes qui relient l'Afrique et ses diasporas. Ils sont originaires ou vivent en Afrique du Sud, au Cameroun, en Égypte, au Gabon, au Malawi, au Mozambique, au Nigéria, en Tanzanie, mais aussi en Europe, dans les Caraïbes ou aux États-Unis. Eux ou leurs ancêtres arrivent dans de nouveaux espaces, apportant leurs histoires, traduisant leurs mobilités en contestation libératrice et guérisseuse. Leurs expérimentations plastiques et conceptuelles se manifestent dans des œuvres aussi diverses que des films et des vidéos, des textiles, des peintures, des installations, mais aussi des céramiques, des sons, des photographies, des sculptures, ainsi que des performances.

Cette exposition fait également référence à la collection d'art ouest-africain du MAMC+ et présente un ensemble d'archives et de documents, à l'image du célèbre magazine *Drum* publié dans plusieurs pays africains depuis les années 1950.

S'ouvrant sur *Song of the Pick* (1947) de Gerard Sekoto, peinture iconique d'un township sud-africain pendant l'apartheid, un prêt exceptionnel provenant d'Afrique du Sud, cette exposition immersive promet de bousculer les idées reçues et d'inventer une nouvelle vision.

Mo Laudi (Ntshepe Tsekere Bopape), Commissaire de l'exposition

1 Transitionnalisme post-apartheid : recherche basée sur l'observation des transitions de la société sud-africaine depuis la fin de l'apartheid en 1994, cherchant à déconstruire l'effet et l'impact des traumatismes physiologiques, psychologiques et spirituels à long terme.

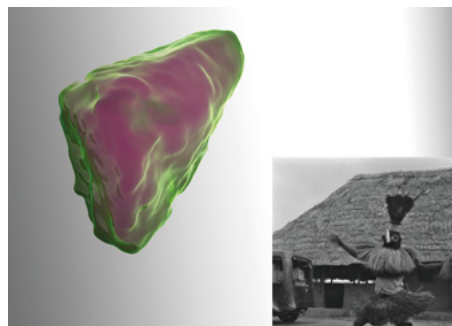
2 « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore ». C'est ce que déclarait l'écrivain nigérian Wole Soyinka en réponse au mouvement de la négritude (Kampala, 1962).

3 Théorie spéculative noire : terme générique au croisement des « racials studies » et des avancées technologiques, et imaginant la diaspora africaine dans le futur.

SAMMY BALOJI
1978 (Lubumbashi, République démocratique du Congo).
Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Le travail de Sammy Baloji enquête sur les continuités de l'héritage culturel, architectural et industriel de la région du Katanga au Congo et interroge les conséquences de la colonisation. En 2008, il participe à la fondation des Rencontres Picha / Biennale de Lubumbashi. « Ma lecture du passé congolais me permet d'analyser l'identité africaine d'aujourd'hui, en examinant la superposition des systèmes politiques qu'a connus la société. » Des photographies d'archives de l'anthropologue et ethnologue allemand Hans Himmelheber, lors d'une expédition en 1939, sont imprimées sur un miroir,

juxtaposées à des images de pierres précieuses. Dans la spiritualité du Katanga, le miroir est un attribut complet du divin, et on le retrouve dans les sculptures traditionnelles liées aux pratiques et aux danses rituelles. Il invite ici le regardeur (ou la regardeuse) à faire partie de l'œuvre, et questionne sa complicité dans l'extraction en cours des ressources minières du Congo.



Sammy Baloji, Hans Himmelheber, *Masked figure with beak and crown of feathers, munyinga, DR Congo, Byombo region, May 20–22 1939, scan of a Chalcopyrite from Kipushi mine, and your reflection in the mirror*, 2020, impression UV sur miroir. Courtesy de l'artiste et la Galerie Imane Farès, Paris.

RAPHAËL BARONTINI
1984 (Saint-Denis, France). Vit et travaille à Saint-Denis.

Raphael Barontini connaît bien les polyphonies d'écrivains aussi renommés qu'Édouard Glissant, à qui l'on doit la notion de créolisation, ou Fred Moten, qui parle du « consentement à ne pas être unique ». L'artiste interroge et remet en question la domination du canon occidental de l'histoire de l'art sur les récits africains. Dans cette série, il dépeint des héros imaginaires ou réels d'Afrique et de la Caraïbe afin de faire ressortir des personnages historiquement sous-représentés. Il les qualifie de « portraits-monuments ». Ces tentures jouent avec la théâtralité et la tradition de la tapisserie et des textiles dans une esthétique contemporaine du collage et de l'impression. Ses compositions se présentent comme des superpositions de références provenant de temps et de géographies différentes. Ces trois portraits sont des hommages à des personnes remarquables : deux grandes figures du XVIII^e siècle – le général révolutionnaire haïtien Toussaint Louverture, qui combattit pour la liberté des peuples mis en esclavage et, avec *Crowning*, le chevalier de Saint-Georges, compositeur guadeloupéen, escrimeur, qui fut également colonel à la tête de la légion franche des Américains, constituée lors de la Révolution française – ainsi que Saint-Maurice, chef militaire égyptien, le *Black Centurion*, converti au christianisme et martyrisé au III^e siècle.

MARIE AIMÉE FATTOUCHE
1991 (Paris, France).
Vit et travaille à Aubervilliers.

Les assemblages incongrus de Marie Aimée Fattouche sont inspirés par ses ancêtres et sa généalogie égyptienne. Ils interrogent activement la féminité, les récits collectifs, mais aussi les systèmes de pouvoirs et de croyances. Sa sculpture témoigne de l'intérêt qu'elle porte aux fables et à leur imaginaire au fil des âges et des géographies – Ésope, La Fontaine et la Bible sont ici évoqués. Les objets, et par conséquent les êtres, tentent de transcender leur condition contingente pour vivre et voyager ensemble. Doués d'une malléabilité nouvelle, argile et métaux créent des interdépendances. L'artiste insiste sur les possibilités d'une interaction entre force et fragilité. Comment pouvons-nous nous transformer et évoluer en négociant une mobilité sociale et territoriale partagée ? Pourquoi n'être pas ami avec ceux qui sont plus forts ou plus riches que soi ? Comment remettre en cause ce que l'on nous a appris ? L'œuvre défie la perception des idées reçues.

Marie Aimée Fattouche, *El etnen*, 2022, collection de l'artiste. Courtesy de l'artiste.

Sam Gilliam, *Cape II*, 1970, huile sur toile.
Collection MAMC+, achat 1971. Photo : M. Applagnat / MAMC+ © ADAGP, Paris 2022



SAM GILLIAM
1933 (Tupelo, Mississippi, États-Unis).
Vit et travaille à Washington D.C (États-Unis)

Sam Gilliam est l'un des grands novateurs de la peinture américaine de l'après-guerre, associé à l'expressionnisme abstrait, qui rompt avec l'éthos du Color Field Painting. S'inspirant de l'improvisation qui caractérise le jazz et témoignant de la condition afro-américaine, Gilliam réalise dans les années 1960 des toiles drapées tâchées de couleurs. Un choix esthétique formulé par un artiste engagé dans le mouvement des droits civiques, qui exprime l'espoir de changements sociaux radicaux, à une époque où certains critiques considéraient que l'art abstrait ne pouvait concerner les artistes noirs. Un an plus tard, en 1971, Sam Gilliam participe au boycott d'un événement organisé par le Whitney Museum, à New York, pour marquer sa solidarité avec la Black Emergency Cultural Coalition [Coalition culturelle de l'urgence noire], qui reproche à l'institution d'avoir été incapable d'intégrer des experts et des historiens d'art noirs au comité de sélection de l'exposition. Avec *Cape II*, Gilliam libère la toile de son châssis et lui donne les qualités spatiales d'une sculpture. Cette œuvre entre dans les collections du MAMC+ en 1971, soit un an après sa réalisation.



PORKY HEFER

1968 (Johannesburg, Afrique du Sud). Vit et travaille à Arles.

Artiste, designer et architecte, Porky Hefer adopte des techniques autonomes traditionnelles, des façons de faire et des formes qui s'attachent au travail manuel plus qu'à celui de la machine. Son œuvre garantit la préservation de savoir-faire ancestraux, toujours pertinents à l'ère moderne. Il est fasciné par les oiseaux migrateurs et surtout par le tisserin sociable d'Afrique du Sud. Les nids grandeur nature reconstitués par l'artiste sont le fruit de recherches et d'études minutieuses sur les talents de bâtisseurs propres aux tisserins sociaux, qui ont la particularité de tisser un habitat collectif, un seul nid pour toute une colonie, qui servira aussi pour des résidents futurs. Le travail de Hefer crée la prochaine vague d'habitats naturels, de nids humains, de cocons durables qui permettent au public de s'échapper du monde extérieur. On est entouré par le nid ; on y trouve la possibilité de réfléchir sur soi et d'intégrer un espace sûr... Répondant à une commande spécifique pour cette exposition, Hefer a transformé un arbre local et créé de nouveaux réseaux. Son travail interroge l'action de l'homme sur la nature, la fabrication d'un nouveau nid, bien loin des frontières géographiques au sein desquelles l'espèce est normalement endémique. Comment un étranger devient-il un habitant des lieux ?

LUBAINA HIMID

1954 (Zanzibar, Tanzanie).

Vit et travaille à Preston (Royaume-Uni).

Lauréate du Turner Prize, Lubaina Himid a d'abord suivi une formation de scénographe. Artiste majeure du Royaume-Uni, parmi les plus célébrées, elle est aussi enseignante et commissaire d'exposition. Travaillant sur les politiques raciales, de genre et de classe, elle contribue avec force, depuis les années 1980, au mouvement des British Black Arts dont elle fut l'une des initiatrices. Ses peintures et ses sculptures, comme son traitement des sons s'attachent aux histoires, aux matières, aux légendes des diasporas africaines. Himid critique l'effacement postcolonial, refusant l'invisibilité institutionnelle des corps noirs, rappelant le commerce transatlantique des esclaves et la tache de violence sociale dont il a marqué les communautés diasporiques. Sa série « Kanga » s'inspire des imprimés de coton portés par les femmes et parfois les hommes dans toute l'Afrique de l'Est. Avec leurs titres frappants, ces pièces associent identité, apparence personnelle et transmission.

Elles furent aussi données à des familles tanzaniennes en deuil, au titre du *michengo* (« collection ») qu'offrent les membres d'une communauté en aide à celles et ceux qui sont dans l'affliction. Les titres, poétiques, souvent ironiques, font apparaître les récits personnels ou collectifs comme des nourritures spirituelles : *Comment écrit-on « Changement » ?*



Lubaina Himid, *There Could Be an Endless Ocean* [Ce pourrait être un océan sans fin], 2018, acrylique sur papier. Courtesy de l'artiste et de la galerie Hollybush Gardens, Londres. Photo : Andy Keate

ARTHUR JAFAR

1960 (Tupelo, Mississippi, États-Unis). Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Artiste et cinéaste, Arthur Jafa déroule une pratique créatrice dynamique qui explore l'« être noir » comme une identité mouvante et questionne son legs complexe à l'Amérique du XXI^e siècle. Figure majeure des arts visuels mais aussi du cinéma américain et de la scène musicale, Jafa a travaillé avec Spike Lee, Jay-Z, Beyoncé ou Kanye West. Après avoir remporté le Lion d'or à la biennale de Venise en 2019, quinze institutions artistiques du monde entier ont simultanément diffusé en streaming pendant 48 heures son œuvre vidéo *Love Is the Message, The Message Is Death* (« L'amour est le message, le message est la mort », 2016). Il utilise et assemble des images trouvées en ligne, comme Marcel Duchamp aurait pu remixer des ready-made ou comme un DJ, afin de créer une forme cohérente, sur une bande-son qui les fusionne et leur donne une résonance hypnotique. *Untitled* (2022) indique dans le travail de Jafa une nouvelle direction abstraite, expression de sa peine après le décès de son ami et collaborateur, l'écrivain, musicien, producteur et critique Greg Tate (1957-2021).

EURIDICE ZAITUNA KALA

1987 (Maputo, Mozambique).

Vit et travaille à Paris.

En 2020, Euridice Zaituna Kala reçoit la commande d'une œuvre en mémoire du photographe Marc Vaux, qui documenta la vie des artistes de Montparnasse des années 1910 aux années 1970. Tous ses tirages, plaques de verre et archives sont conservés à la bibliothèque Kandinsky à Paris. En cherchant dans les collections, Kala est atterrée de découvrir combien les artistes noirs ont été peu photographiés, alors même que leur influence au cours de la période est largement connue. Ainsi intitule-t-elle sa proposition *Archives personnelles : exercice d'archéologie émotionnelle*. Son travail interroge l'identité, la représentation, le portrait, tandis qu'elle tente de comprendre la façon dont elle est elle-même renvoyée à sa condition d'« étrangère ». Comment l'histoire se transmet-elle ? Comment les femmes en sont-elles effacées ? Sont-elles rendues invisibles, alors même qu'elles y ont joué un rôle important ? *Modèle 1* reproduit la photographie d'une femme noire inconnue, anonyme, modèle nue, provenant des archives Marc Vaux, découpée, collée et morcelée sur des plaques de verre.



Euridice Zaituna Kala, *Model 1*, extrait de la série « Personal Archives: an exercise on emotional archaeologies », transfert sur verre et peinture. Courtesy de l'artiste Photo : Aurélien Mole © ADAGP, Paris 2022

SAMSON KAMBALU

1975 (Malawi). Vit et travaille à Oxford (Royaume-Uni).

L'œuvre de Samson Kambalu est une archive en mouvement, qui puise à la musique comme aux arts visuels, qui interroge la notion de souveraineté – nationale ou individuelle –, la reliant aux mouvements d'émancipation comme le panafricanisme ou, récemment, Black Lives Matter. Dans ses drapeaux chewing-gum Samson Kambalu mêle Thomas Hobbes – le théoricien britannique du pouvoir de l'État, au XVII^e siècle –, le musicien congolais Koffi Olomide et les drapeaux à collectionner insérés dans les emballages des chewing-gums Dandy. S'intéressant à la vexillologie, l'étude de l'histoire, du symbolisme et de l'usage des drapeaux, ainsi qu'aux politiques psychogéographiques complexes qui sous-tendent la notion même de nationalité, Kambalu crée un nouvel éventail d'imprimés géométriques abstraits exprimant la mobilité. Il souhaite le changement et un monde sans frontières qui n'exclurait personne et accueillerait tout le monde, une vision liée, dit-il, à sa « subjectivité de cosmopolite d'origine africaine ». Kambalu utilise la téléphonie mobile pour créer et partager ses œuvres sur les réseaux sociaux, remixer les couleurs et dessiner des drapeaux, improvisant à la manière d'un DJ ou d'un producteur de musique, défiant les territoires du passé et du présent.



ci-dessus

Samson Kambalu, *Head of state II*, 2020, drapeau de coton et soie, bambou. Courtesy galerie Kate MacGarry

page de droite

Samson Kambalu, *City of gold*, 2020, drapeau de coton et soie, bambou. Courtesy galerie Kate MacGarry

Myriam Mihindou, *Embody 1 (voir)* (détail), 2017, thé, cuivre, aiguilles, étymologies, papier, coton, plumes, fil de soie, crayon, carbone, bleu de méthy. Collection Saint Aubin. © ADAGP, Paris 2022



MOSHEKWA LANGA

1975 (Bakenberg, Afrique du Sud). Vit et travaille à Amsterdam (Pays-Bas).

Avec ses dessins et ses installations, Moshekwa Langa exprime ses souvenirs personnels et sensoriels de lieux et d'atmosphères particulières. Il évoque souvent son enfance dans un village d'Afrique du Sud de la province du Limpopo, qui n'était pas alors indiqué sur les cartes. Il décrit le sentiment d'insignifiance d'un enfant noir à l'ère de l'apartheid et le paradoxe que constitue l'intérêt nouveau porté à son village depuis l'ouverture d'une mine de platine sur le territoire de la commune,



désormais considérée comme économiquement profitable par une entreprise multinationale. Langa brouille les relations avec la terre natale, où les familles sont déplacées, contraintes à des séparations systématiques, et où la question foncière demeure un continuel sujet de controverse. L'artiste laisse le paysage « se dessiner seul » en traînant son tissu à l'arrière d'un véhicule. Ce processus de fabrication crée des traces qui forment comme une cartographie de la terre sur la toile avec laquelle elle est en contact : « La terre s'imprime elle-même. »

Moshekwa Langa, *Drag paintings*, 2016. Vue de l'exposition à KADIST Paris, 2016.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Stevenson Cape Town, Johannesburg et Amsterdam. Photo : Aurélien Mole.

page de droite

Otobong Nkanga, *Kolanut tales - Dismembered* [Histoires de noix de Cola - Démembrées], 2016, textile tissé / filé, polyester, coton organique, lin, acrylique. Courtesy Otobong Nkanga & Galerie In Situ-fabienne leclerc, Grand Paris.
Photo : Aurélien Mole

MYRIAM MIHINDOU

1964 (Libreville, Gabon). Vit et travaille à Paris.

La pratique de Myriam Mihindou, qui s'appuie sur la photographie, la performance et le langage, est multi-dimensionnelle et cathartique. Elle questionne les énergies, les histoires, les paysages, les corps et les matériaux, en portant une attention particulière à la transmission. Elle a précédemment présenté avec Mariette Auvray la performance *Galop* au MAMC+, lors de l'exposition de Damien Deroubaix, en février 2019. Depuis l'enfance, Myriam Mihindou est fascinée par les dictionnaires, les encyclopédies, les ouvrages de médecine et les planches d'anatomie. Dans la série intitulée « La Langue secouée », elle travaille littéralement et physiquement la plasticité des mots avec des fils de cuivre, des broderies et des coupures d'ouvrages imprimés. Ces pièces sont dotées du pouvoir de soigner et ont la force d'explorer les profondeurs de systèmes construits sur l'exclusion corporelle et psychologique ainsi que la violence. L'artiste pense qu'il existe tout un patrimoine de savoir qui ne peut être transmis par l'écriture, mais par le corps, dans l'oralité, dans la matière.

WILFRIED NAKEU

1990 (Yaoundé, Cameroun). Vit et travaille à Paris.

Formé à l'informatique, Wilfried Nakeu est un artiste multimédia. Son travail, qui prend les formes de la performance, de la musique, du slam, de la photographie, de la sculpture, de la peinture ou de la vidéo en appelle à l'expérience commune et ses actions repoussent les limites qui séparent traditionnellement artiste ou acteur et spectateur, faisant de ce dernier un participant à l'œuvre. S'il interroge ainsi les relations entre les humains, Nakeu se penche aussi sur celles que nous entretenons avec la nature. Son travail explore la conscience environnementale et décoloniale, les systèmes de connaissance et la spiritualité africaines. En 2021, à l'occasion d'une bourse de l'université de Hambourg, il a collaboré avec Gisela Ewe à la réalisation d'une œuvre commune binationale qui explore les « traces coloniales dissimulées dans l'espace urbain, représentant des perspectives et des images enfouies dans la mémoire, marginalisées ». L'œuvre présentée par Nakeu sous forme d'un jeton non fongible, un NFT (*non-fungible token*), subvertit la vogue suscitée par cette nouvelle catégorie d'objets en déconstruisant son principe fondateur : cet ensemble de données stockées dans une chaîne de bloc devient objet vaudou rituel, NFT afro-futuriste, interrogeant la vie politique africaine depuis les indépendances.

OTOBONG NKANGA

1974 (Kano, Nigeria). Vit et travaille à Paris et Anvers (Belgique).

La pratique d'Otobong Nkanga s'étend à la tapisserie, au dessin, à la photographie, à l'installation, à la vidéo, à la performance, à de multiples langues et au son. Ses regards, qui se portent sur l'architecture et le corps, la croissance organique et les échanges, mais aussi sa critique des multiples formes de l'exploitation de l'humain et des ressources matérielles ou manufacturées, sont soigneusement articulés dans ses différents projets. La tapisserie *Histoires de noix de cola - Démembrées* prend la forme d'une planche botanique, les éléments de la plante étant séparés les uns des autres et mis en valeur pour l'observation scientifique. La plante n'a pas de racines. La noix de cola tire en partie sa signification des rituels d'ouverture de la coque et de consommation en commun du fruit, en Afrique de l'Ouest et au Nigéria. La valeur récente de la noix est souvent imputée au succès de la boisson Coca-Cola, qui ne l'utilise pourtant plus dans sa

composition depuis 2016, l'année même où fut réalisée cette tapisserie. Cette œuvre remet en question le capitalisme, tel qu'il se fonde sur l'exploitation et la marchandisation des ressources.



JOSÈFA NTJAM

1992 (Metz, France).

Vit et travaille à Saint-Étienne.

Josèfa Ntjam, artiste, performeuse et écrivaine, mêle dans sa pratique sculpture, photomontage, cinéma, son et installations. Elle tisse de multiples récits et concepts, convoquant aussi bien la mythologie magique africaine, les rituels ancestraux, le symbolisme religieux, la science-fiction et la philosophie. Elle puise dans les archives familiales et dans l'histoire des mouvements panafricains pour l'indépendance. « Mon grand-père paternel fut tué par l'armée coloniale française lors des révoltes pour l'indépendance, au Cameroun, en 1955. » Elle interroge, au-delà de la documentation historique, le politique, afin d'ébranler les fantômes du colonialisme. Cet ensemble hybride de pièces – *Atlantis Rising* – s'appuie sur une connaissance approfondie des écosystèmes sous-marins ; s'y entremêlent méthodologies numériques et mythologies réimaginées. Des formes d'apparence archaïque, imprimées en 3D, parlent de nouvelles langues, imprégnées de potions révolutionnaires et de la croyance en la puissance de la nature comme en celle des rêves actifs d'avenirs collectifs.



Josèfa Ntjam, *Dattemitière #1*, 2022, impression céramique. Courtesy de l'artiste et de la galerie NICOLETTI, Londres. Photo: Margot Montigny. © ADAGP, Paris 2022

SARA SADIK

1994 (Bordeaux, France). Vit et travaille à Marseille.

Adoptant et défiant les clichés, Sara Sadik interroge la représentation de la jeunesse diasporique d'Afrique du Nord en France et ses conséquences sociétales dans le long terme. Empruntant aux réseaux sociaux, aux jeux vidéo et à la science-fiction leurs techniques et leurs figures de style, elle crée des histoires qu'imprègnent des analyses fines des préoccupations contemporaines, et qui s'imprègnent de musique et de mode afin d'imaginer une vision nouvelle de la société. En utilisant des technologies issues du jeu sur ordinateur, son travail traverse et croise les notions de liberté et d'enfermement. *Khtobtogene* est l'histoire d'amour poétique d'un jeune homme des classes populaires, à Marseille, qui se prépare à faire sa demande en mariage à son amie et à changer le cours de sa vie. Le récit, chargé d'émotion, où la psychologie tient une place importante, se déroule en parallèle à un commentaire réaliste de la situation socio-économique d'une génération. Ce défi existentiel emmène le jeune homme à la découverte de lui-même vers sa libération. Tous les textes empruntent à des histoires réellement survenues dans les vies d'Ahmed Ra'ad Al Hamid et de Brian Chiappetta.

DREAD SCOTT

1965 (Chicago, Illinois, États-Unis).

Vit et travaille à New York (États-Unis).

Citoyen afro-américain, Dread Scott est aux premières lignes des protestations contre le racisme. Au début de sa carrière, il choisit son pseudonyme en hommage à un esclave dont le combat pour la liberté est resté dans l'histoire [Dred Scott, esclave afro-américain, s'est vu refuser par la Cour suprême des États-Unis, en 1857, son statut de justiciable, alors qu'il vivait dans un État où l'esclavage était interdit]. Sa pratique artistique implique une « pratique sociale ». Dread Scott dit lui-même : « J'ai fait de l'art révolutionnaire pour propulser l'histoire en avant. Je me tourne vers un temps sans exploitation ni oppression. Je n'accepte ni les structures politiques, ni les fondements économiques, ni les relations sociales ni les idées qui gouvernent l'Amérique. » *Quelle est la façon convenable d'exposer un drapeau américain ?* met en espace un drapeau américain étendu au sol, un photomontage où l'on voit des étudiants coréens crier « Yankee go home », un carnet vierge invitant le public à répondre à la question posée par le titre de l'œuvre, et des livres anciens où sont inscrits les bilans des précédentes expositions de l'œuvre. Cette installation évoque la mécanique sociale du pouvoir, interroge les fondements de la nation et l'idée de patriotisme. Le président George H. W. Bush avait déclaré que cette œuvre était « une honte » et le Congrès des États-Unis l'avait dénoncée en votant, en 1989, la loi dite de « protection du drapeau ». Cette œuvre est exposée pour la première hors des États-Unis.



Dread Scott, *What is the Proper Way to Display a US Flag?* [Quelle est la façon convenable d'exposer un drapeau américain ?], 1988, installation avec tirage à la gélatine d'argent, drapeau américain, livre, stylo, étagère et public actif. Courtesy de l'artiste. © Dread Scott



GERARD SEKOTO
1913 (Bothshabelo, Afrique du Sud) – 1993 (Nogent-sur-Marne).

Gerard Sekoto est l'un des artistes sud-africains les plus reconnus internationalement. Il est né l'année même où le Native Land Act, jetant les bases du système d'apartheid, provoquait l'expulsion de nombreux Sud-Africains noirs hors de leurs terres. Sekoto part pour la France au plus fort du régime d'apartheid, et meurt en exil. Ses peintures les plus connues représentent des scènes de la vie quotidienne dans les townships. *Song of the Pick* (« Le Chant du pic », 1947) est une protestation pleine de grâce, un hommage au pouvoir d'être noir, un appel au renversement du labeur noir contre l'oppression du système de l'apartheid. Neuf corps noirs en rang penchés en avant brandissent chacun un pic ; ils travaillent ensemble sous le regard de l'homme blanc qui les surveille en fumant sa pipe. La symétrie des lignes qu'utilise Sekoto pour montrer le mouvement des ouvriers insiste sur la force du collectif. Cette construction questionne l'exploitation des corps noirs et la mécanique raciale du capitalisme. Le titre permet d'imaginer les chants collectifs de travail et le son rythmé des outils frappant la terre.

Gerard Sekoto, *Song of the Pick*, 1947, huile sur carton, Courtesy South 32 Collection, dépôt à Javett Arts Centre, Pretoria © ADAGP, Paris 2022

LE COMMISSAIRE INVITÉ

Basé entre Johannesburg et Paris, Mo Laudi (Ntshepe Tsekere Bopape) est artiste multidisciplinaire, compositeur, DJ et producteur, reconnu pour ses contributions dans le monde de la musique afro-électronique. Chercheur associé à l'Université de Stellenbosch en Afrique du Sud, Mo Laudi s'intéresse au son comme matériau, au transitionnisme post-apartheid, aux systèmes de connaissance et de spiritualité africaines et aux théories spéculatives noires. Ses installations ont récemment fait l'objet de commandes pour des expositions telles que *Ernest Mancoba*.

I Shall Dance in a Different Society, Centre Pompidou, Paris (2019), *Johari Brass-Band* de Sammy Baloji au Grand Palais, Paris (2020), *Sonsbeek 20-24*, Arnhem, Fondation Kadist, Paris (2021), *Rautenstrauch-Joest-Museum*, Cologne et la Biennale de Dakar (2022).

Plus d'informations sur
[instagram.com/mo_laudi/](https://www.instagram.com/mo_laudi/)
et [soundcloud.com/the-mo-laudi-project](https://www.soundcloud.com/the-mo-laudi-project)



Portrait de Mo Laudi. Photo : Jean Picon

AUTOUR DE L'EXPOSITION

En zoulou, *imbizo* signifie « rassemblement ». Il est convoqué par les anciens, pour que les uns et les autres s'écoutent et réfléchissent à la meilleure façon de résoudre les problèmes de la communauté. L'imbizo rassemble histoires et récits, du présent et du passé, regroupe acteurs culturels et publics à travers un programme (culturel) inédit.

CINÉMA ET CONFÉRENCE

Le Musée propose une soirée en lien avec l'exposition au Cinéma Le Méliès avec la projection du film **Afrique 50** (1950) de René Vautier, accompagnée d'une présentation et d'une conférence de Tanguy Perron, et du documentaire **Uprise!** (2017) de Sifiso Khanyile.

Vendredi 1^{er} juillet à 20h
Cinéma Le Méliès (10, place Jean Jaurès)
- Gratuit



CONFÉRENCE AVEC LES AMIS DU MUSÉE

*L'art à l'ère de la globalisation
et du post-colonialisme*

En écho à l'exposition, cette conférence propose une relecture des enjeux artistiques, culturels et philosophiques à l'aune des phénomènes de globalisation et de décolonisation qui ont traversé tous les continents. Avec Fabrice Flahutez, professeur d'histoire de l'art à l'université de Saint-Étienne, cinéaste et commissaire d'exposition.

Lundi 26 septembre à 18h30

Billetterie Amis du Musée : adhérents 5 €/ non adhérents 10 €. Gratuit pour les étudiants, demandeurs d'emploi, personnes en situation de handicap.

Afrique 50 de René Vautier

IMBIZO PART. 2 - COLLOQUE

Quels sont les regards portés sur notre société dite post-coloniale ? Comment l'art met-il en lumière ces débats, défait des discours officiels et propose d'autres lectures du monde ? Pour la deuxième partie de l'*imbizo*, ce colloque invite Jamika Ajalon, Norman Ajari, Elsa M'Bala, Achille Mbembe, Pascale Obolo, le Collectif Piment et d'autres, pour faire état de ces questions d'envergure sous forme de conférences et de performances. Les artistes de l'exposition, tels que Raphaël Barontini, Samson Kambalu, Sara Sadik et Dread Scott, décriront leurs pratiques artistiques et leur engagement lors de tables rondes. Le public sera quant à lui invité à échanger avec les différents intervenants de cet événement.

Tarif : PT 6,5 € | TR 5 €

Jeudi 6 octobre

Achille Mbembe (Cameroun), historien, enseignant universitaire et politologue

Christine Eyene (Paris), critique d'art, historienne d'art et commissaire d'exposition camerounaise

Norman Ajari, docteur en philosophie, enseignant à l'université Villanova de Philadelphie et membre du bureau exécutif de la Fondation Frantz Fanon

Performance de **Jamika Ajalon** (Saint Louis, États-Unis), poétesse, écrivaine et réalisatrice

Table ronde et échanges avec le public, animés par **Pascale Obolo** (Yaoundé, Cameroun), artiste plasticienne, productrice, réalisatrice, en présence des artistes **Sara Sadik** et **Raphaël Barontini**

Vendredi 7 octobre

Elvan Zabunyan (Paris), historienne d'art contemporain, critique d'art et professeure à l'Université Rennes 2

COLLECTIF PIMENT : Célia Potiron (Martinique), podcasteuse et **Rhoda Tchokokam** (Cameroun), auteur et créateur d'un espace de recherche et d'expression dédié aux culture et femmes noires

Amal AlHaag, commissaire d'exposition, conservatrice, chercheuse, programmatrice au Research Center for Material Culture d'Amsterdam

Performance d'**Elsa M'Bala** (Yaoundé, Cameroun), artiste sonore

Table ronde et échanges avec le public, animés **Pascale Obolo**, en présence des artistes **Samson Kambalu** et **Dread Scott**

LES VISITES

VISITE DÉCOUVERTE DE L'EXPOSITION

Chaque samedi à 14h30. Pendant les vacances scolaires, les vendredis et samedis à 14h30. Ce parcours emmène le visiteur au cœur du propos et des questionnements à l'œuvre dans cette exposition et vous fait découvrir l'univers des artistes présentés.

Durée : 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €

VISITES GUIDÉES EN ANGLAIS

Sur réservation.

Public adulte à partir de 2 personnes.

Durée 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

VISITES GUIDÉES EN LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE

Sur réservation.

Public adulte à partir de 2 personnes.

Durée 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

FOCUS

Métissages

Le 15 septembre à 13h

Une expo/un café ? Un jeudi par mois, offrez-vous une parenthèse pendant la pause méridienne ! En moins d'une heure, le Musée vous propose une découverte flash des œuvres ou thématiques clés de l'exposition *Globalisto* accompagnée d'une boisson chaude.

Durée : 45 min. – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

JEUNE PUBLIC & FAMILLES

À MA HAUTEUR !

Dimanche matin à 11h.

Regarder les œuvres, discuter, réfléchir, poser des questions... : tous les dimanches matins, ces parcours entièrement dédiés aux enfants leur font percer les mystères de la création.

À partir de 6 ans – Durée : 1h – Gratuit.

EN FAMILLE

Tous les jours à 16h pendant les vacances scolaires.

Ces visites offrent une approche intergénérationnelle des expositions et un partage autour des œuvres. Selon l'exposition, elles se déclinent et peuvent être tour à tour classiques, contées, tactiles, sonores, littéraires ou ponctuées de manipulations et de créativité : des découvertes inédites pour toutes les envies et pour tous les âges.

Âge conseillé : à partir de 6 ans.

Durée : 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €, gratuit pour les enfants. Offre « Famille » 12 € pour 2 adultes + 1 à 4 enfants

LE 1^{ER} DIMANCHE DU MOIS

Chaque premier dimanche du mois, le Musée est gratuit. Profitez de cette journée pour découvrir l'exposition.

Visite enfants à 11h.

Visites familles à 14h30 et 16h.

Visites adultes à 14h30 et 16h.

LES ATELIERS DE PRATIQUE ARTISTIQUE

Le Musée devient un temps le terrain d'expérimentation des enfants. Les ateliers plastiques permettent au jeune public d'explorer différentes notions – matières, gestes, assemblages – et techniques à l'œuvre dans les expositions.

LES ATELIERS DES VACANCES

Pour les enfants de 4 à 6 ans :

les 20, 21, 22 juillet de 9h à 12h.

les 17, 18, 19 août de 9h à 12h.

Durée : stades de 3 séances (3×3h)

– Tarif : 36 €

Pour les enfants de 7 à 10 ans :

les 27 et 28 juillet, 9h-12h et 14h-17h.

les 24 et 25 août, 9h-12h et 14h-17h.

Durée : stage de 2 jours / 4 séances (4×3h)

– Tarif : 48 €

Achetez votre billet en ligne sur mamc-saint-etienne.fr

LES VISITES-ATELIERS

Manipuler des matériaux et des objets, apprendre à regarder des œuvres : un samedi par mois, une expérience amusante pour découvrir les expositions et développer sa créativité. Chaque trimestre, un thème différent est à l'honneur et de septembre à décembre, place aux déclinaisons autour de la sculpture !

Pour les enfants de 7 à 10 ans :

Les samedis 9 juillet, 13 août et 10 septembre de 10h à 12h.

Durée : 2h – Tarif : 5 €

L'ACCUEIL DES GROUPES

Renseignements et réservations auprès du service Accueil et développement des publics : mamc.reservation@saint-etienne-metropole.fr /04 77 79 52 52.

Jauge et conditions déterminées en fonction de l'évolution des conditions sanitaires.

LES GROUPES CONSTITUÉS

Visites découvertes proposées durant toute la durée de l'exposition.

LE PUBLIC SCOLAIRE ET HORS TEMPS SCOLAIRE

Le Musée propose des visites et ateliers pour les groupes scolaires, hors temps scolaires et les établissements spécialisés.

À partir 3 ans/PSM

LE MUSÉE EN PRIVÉ

Si vous souhaitez découvrir l'exposition à d'autres horaires que ceux proposés, le musée organise votre visite en journée comme en soirée.

LA MÉDIATION EN LIGNE

Le musée se découvre aussi en ligne, à travers le blog sur notre site web et nos réseaux sociaux. Retrouvez les défis et ateliers imaginés par l'équipe de médiation culturelle, mais aussi des vidéos et images exclusives des coulisses de l'exposition.

INFOS PRATIQUES

Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole

t. +33 (0)4 77 79 52 52

mamc@saint-etienne-metropole.fr

Ouvert tous les jours de 10h à 18h, sauf le mardi

SUIVEZ-NOUS



Téléchargez notre application MAMC+
gratuite sur Appstore et Playstore

Billetterie en ligne

www.mamc.saint-etienne.fr

CHACQUE SEMAINE, UNE QUESTION D'ACTUALITÉ. PLUSIEURS REGARDS

1
LE UN HEBDO
Mardi 12 Juin 2018

UNE EXPOSITION
DU 25 JUIN AU 16 OCTOBRE
en partenariat avec le 1

MUSÉE D'ART
MODERNE ET
CONTEMPORAIN
SAINT-ÉTIENNE
MÉTROPOLÉ

Titres et artistes
RHODA TCHOKOKAM
& CÉLIA POTIRON
FRED MOTEN
CHRISTINE EYENE
ACHILLE MBEMBE

Prater
MO LAUDI
DIA A CURATEUR
« La philosophie de
l'exposition Globalisto est
un appel à l'hospitalité
radicale, à l'idée d'un
monde sans frontières.
Comment remixier
négritude, tigritude,
"be attitude" et théorie
spéculative noire ? »

GLOBALISTO
*Les artistes
panafricains
en mouvement*

Hors-série

En partenariat avec l'hebdomadaire
Le 1, l'exposition se déploie, littéralement,
en un journal fait d'entretiens, de textes
critiques, de poésie et de commentaires
d'œuvres.

Prix en kiosque et librairie : 2,90 €

LES PARTENAIRES DE L'EXPOSITION



RADIO
nova

MEMORIST
HERITAGE & BEYOND

AMBASSADE
DE FRANCE
EN AFRIQUE DU SUD,
AU LÉSTHO
ET AU MALAWI
L'art
Excellence
Patrimoine

INSTITUT
FRANÇAIS
Afrique du Sud

PRÉFET
DE LA RÉGION
AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES
L'art
Égalité
Patrimoine